

Blonds ou Bruns...

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **16 (1948)**

Heft 6

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-568733>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Blonds ou Bruns . . .

jeunes ou d'âge mûr, petits ou grands, mâles ou efféminés? Quelles sont les préférences, ou mieux les préférés de la plupart d'entre nous, abonnés du „Cercle“, donc honnêtes homosexuels convaincus? Car enfin, qui que nous soyons, nous ne nous jetons jamais à la tête du premier venu; noblesse oblige! Et bien que les circonstances et le destin jouent un grand rôle dans nos rencontres, nos relations, nos fréquentations, nos amitiés, nous cherchons quand même toujours l'accord plus ou moins parfait entre notre idéal masculin et l'être de chair auquel nous donnons, pour un temps ou pour la vie, de notre coeur et de notre âme. La preuve en est que chaque annonce de la „Petite Feuille“, après la sempiternelle même rengaine: „aimant la Nature (avec Majuscule), la Musique, la Littérature, et tout, et tout“, fait mention de ce petit détail qui en dit long sur notre désir de dénicher l'oiseau rare: „Prière de faire offre, avec photo...“. Avec photo! afin qu'on puisse choisir non pas le meilleur, mais évidemment le plus beau. Diable de photo; c'est justement à cause d'elle que je n'ai jamais osé faire d'offre, sachant pertinemment que ma binette très quelconque et terne, réhaussée encore de lunettes, ne trouverait grâce devant aucun jury, si bienveillant fût-il. Non! pas un ami à lunettes; c'est si mal commode quand on s'embrasse et que le nez s'embarrasse dans un échafaudage d'écaille et de verres. Ce qui fait que je reste pour compte, sans trouver d'amateur pour mes trésors d'amitié, dignes de ceux de Golconde. Mais je m'excuse de cette confiance personnelle, preuve d'un manque de modestie de ma part, et j'en reviens à mon sujet.

Un sujet que je crois connaître assez bien, moi qui pourrais être grand-père — non, pas grand-père, grand-oncle. J'ai beaucoup vu et beaucoup vécu, j'ai voyagé, je connais nos milieux, j'ai nombre de connaissances parmi les nôtres, on m'a fait bien des confidences et des confessions, parce qu'on me prête (peut-être à tort) un certain bon sens. J'ai donc amplement pu „tâter le pouls“ des homosexuels de tout âge; je connais leurs goûts esthétiques, leur „article“ le plus demandé.

Un jeune „backfisch“ de ma connaissance, blond exagérément et fardé comme une poupée, des épaules en col de bouteille sur une académie désossée, des ongles laqués, des pieds mignons de danseur de valse anglaises, une voix flûtée sortant d'une tête de linotte, la vraie petite tante dans tout ce qu'elle a de plus efféminé et fanfreluché, s'étonnait un jour devant moi de son peu de succès auprès de ses congénères: „Je ne trouve pas d'amis, seulement des moqueurs“, geignait-il; „ne suis-je pas joli comme un coeur?“ — Joli! oui, mais pas naturel pour un sou. Sachez-le bien, vous tous qui usez et abusez de parfums, de fards, de crayons gras, d'eau oxygénée, de teinture capillaire criarde, de cils artificiels, de bijoux de quatre sous, de vestons trop ceintrés, de cravates ébouriffantes, de talons Louis XV, d'attitudes étudiées, de gestes précieux, de regards langoureux, de vains caquetages, vous connaissez et connaîtrez seulement des succès de galerie (ce que peut-être vous appréciez, ô! éternels cabotins), vous faites sourire de pitié et non de sympathique émoi. Mais jamais vous n'aurez l'indicible plaisir, l'incommensurable joie d'une amitié vraie et profonde, rarement l'amour vous invitera dans son nid douillet et discret. Vos folies, vos clin-

quants et vos panaches ne peuvent trouver place dans le cadre forcément limité d'un coeur sincère.

Il y a quelques années, parut en Amérique un livre célèbre, intitulé: „Les hommes préfèrent les blondes, mais ils épousent les brunes“; les „blondes“, c'est-à-dire les évaporées tout au plus bonnes pour une passade; les „brunes“, les petites bourgeoises „pot-au-feu“ dont on ne se lasse jamais. Dans notre grande généralité, nous autres qu'on dit anormaux (comme si tout ce qui découle de la nature n'était pas normal, puisque naturel), nous préférons, en plus de la jeunesse et de la beauté (qualités rares), la simplicité et le naturel, la santé, la force, la joie et la vie, même la rudesse de manières et la verdeur de langage, et juste ce qu'il faut de calme, de sérieux et d'innocence (mais oui, d'innocence) pour ne pas amener de froid, tout en donnant à un duo son „bouquet“ le plus fin. Nous demandons également, mais sans promettre la pareille, vu notre égoïsme congénital, beaucoup de fidélité et d'empressement; j'ajoute cependant que „demander“ ne veut pas dire nécessairement „obtenir“. J'ai vu des hommes, je me suis vu moi-même, trembler de désir affolé devant un jeune ouvrier en cotte de velours, un paysan mi-nu dans ses avoines folles, un soldat botté, un sportif en „cache“, un chauffeur vêtu de cuir, un voyou à accroche-coeur. Je n'en ai jamais vu rendre pareil hommage aux fades aguicheurs en satinette à poix de nos bals musettes. Les héros de Hodler seront toujours plus sympathiques et admirés que les éphèbes évanescents et exsangues d'un Modigliani.

C'est un sentiment d'admiration qui nous fait préférer et rechercher l'homme, en dépit des lois de la reproduction; car il est indéniable que l'homme est plus beau que la femme, comme aussi le mâle animal est plus parfait, plus brillant que sa femelle. Mais ce doit être un sentiment d'affection, doublé de l'instinct de conservation de la race, qui rapproche homme et femme; à moins que ce soit simplement l'habitude. Et si physiologiquement les choses ne sont pas telles que je les dis, mon explication a du moins pour elle d'être plausible — ce qui est déjà beaucoup. Du reste, qui pourra jamais donner le dernier mot de ce troublant problème d'amour? Pourquoi mon frère aime-t-il les femmes et moi les hommes? Mystère? De toutes façons, j'ai la prétention d'être celui des deux qui a le plus de goût, de sacrifier sur l'autel de la beauté, là où lui ne fait qu'assouvir sa fringale. Mais trêve de chicanes de famille, d'autant que je voulais en venir à tout autre chose, à savoir que je ne puis comprendre ceux des nôtres qui veulent absolument ressembler aux femmes, puisque la femme (cela alors, c'est certain) est bien moins jolie que l'homme qu'ils sont.

Un de nos plus distingués anthropologistes n'enseigne-t-il pas qu'au début de la création l'animal-homme marchait à quatre pattes? A preuve son coeur, dont la conformation démontrerait indubitablement qu'il fut créé pour un corps horizontal et non pas vertical, et que c'est dans la suite seulement que l'homme a „pris de la hauteur“. S'il en est bien ainsi, nos premiers ancêtres, à l'exemple de tous les mammifères quadrupèdes, sacrifiaient à l'amour dans une position qui nous est restée chère. Si, plus tard, nous avons préféré, nous autres, „l'entrée des artistes“ à la „porte principale“, cela provient assurément de ce que nos bras ont perdu de leur longueur et nos yeux de leur acuité. A moins qu'à l'usage, notre goût se soit affiné. Dans tous les cas, sous ce rapport, j'ai la certitude que les siècles futurs nous rendront justice, quand le problème démographique sera devenu si aigu, que la terre ne suffira

plus à l'espace vital et à la nourriture nécessaires à une population trop nombreuse. Mais j'en reviens à mes moutons... frisés et pomponnés.

L'amour commence par le désir, que seuls peuvent allumer la beauté, la force, la santé, la nouveauté, le naturel, surtout le sex appeal naturel. Pas n'est besoin, bien entendu, de trouver toutes ces qualités réunies pour devenir amoureux; le naturel, la simplicité suffisent amplement. A nous de former moralement l'ami choisi souvent pour son seul physique heureux, de le modeler à notre image, selon notre cœur et notre esprit, quand ceux-ci sont haut placés et dignes d'une si noble tâche. N'y a-t-il pas en chacun de nous quelque chose d'un père autant que d'un amant? Ainsi, en amitié selon notre évangile, peu importe blonds ou bruns, jeunes ou moins jeunes, petits ou grands, riches ou pauvres, licenciés ou primaires, Latins ou Germains, adoreurs de S. Jean ou Vichnou; mais foin de ces hermaphrodites compromettants, qui sont à notre „corporation“ ce que les drapeaux sont aux cortèges, des tire-l'oeil. Laissons aux vraies femmes les petits moyens habituels dont elles usent pour conquérir, bien mal, leurs hommes barbus. Tandis que nous autres, soi-disant contre-nature, mais en réalité gourmets des sens et détenteurs d'une recette d'amour vieille comme le monde, qui a fait ses preuves et qui continuera à les faire en dépit des condamnations et de la réprobation universelle, nous n'aurons jamais d'autre idéal sexuel qu'un être comme tous les êtres, un mâle vraiment mâle, tel que mère Nature l'a fait, sans le secours d'aucun institut de beauté ni de danse.

Tant pis pour nos trop nombreuses petites folles, qui resteront vieilles filles ... et tant pis également pour les myopes à lunettes. Bichon.

PROUST¹

Notre Revue se devait de rendre un hommage particulier à cet artiste étonnant, parfait clinicien des sentiments presque insoupçonnés du tréfonds humain, qui fut incontestablement des „nôtres“ et surtout qui osa le premier traiter ouvertement en littérature le sujet de la sodomie. Un Proust, si snob fut-il, un Verlaine, un Rimbaud sont avec nombre d'autres, les princes de „notre“ aristocratie; l'on ne saurait donc trop honorer leur rayonnante noblesse, aussi véritablement grande que méritée. Quoique dise le commun des sots, nous n'avons pas que des „frères“ sur les bancs d'infamie; nous en avons également qui sont aimés — et comment! — des Muses et des Grâces. (Red.)

J'avais vingt ans quand, pour la première fois, j'ouvris un livre de Marcel Proust. L'Académie Goncourt venait de couronner „A l'Ombre des Jeunes Filles en Fleurs“ — un titre dont les métaphores m'avaient infiniment plu. La guerre de 14 à 18 était à peine terminée; la jeunesse, lasse de mouvement et de bruit, se reprenait à lire, à lire volumes sur volumes; et les écrivains, délaissant le style bref et condensé des communiqués d'antan, se lançaient, voiles déployées, à l'assaut de nouveaux romans-fleuves, qui répondaient alors à un besoin d'évasion dans la lecture. Ainsi Proust, après avoir été longtemps méconnu, puis dédaigné et critiqué, perce que roman-

1) voir «Marcel Proust», de Léon Pierre-Quint de Nouvelle Revue Française, 1923, tome XX.